

avoir imploré ardemment le Saint-Esprit » Thorn n'avait, au chapitre « Examen de conscience », qu'à désigner au prêtre de son choix, les lignes qui le concernaient et « à montrer du doigt ou autrement, combien de fois il avait commis le péché » (51).

Sa démission de notaire fut acceptée par arrêté royal du 22-3-1834. La mort délivra Fr.-Max. Thorn de ses souffrances le 10 juin de la même année.

Le 17-7-1800, il avait épousé Marie-Françoise BOURGEOIS (2-5-1787—26-6-1864), fille de Charles Bourgeois, fabricant de papier (1744-1824) (v. fasc. IV, p. 550) et de Marie-Elisabeth Mamer (52).

Huit enfants naquirent de l'union Thorn-Bourgeois :

- 1) Kitty, morte en bas âge ;
- 2) Catherine, dite également Kitty, décédée célibataire à Remich en 1879 ;

3) Jean-FRANÇOIS fut un peu comme la brebis galeuse de la famille. D'abord, le jeune homme, qui se proposait de devenir notaire, promettait une belle carrière : il est même cité aux palmarès de l'Athénée de Luxembourg, en 1824 et en 1826 (53). Mais bientôt, il fournit maints sujets de doléances à ses parents et à son oncle, le gouverneur. Feignant ne plus se rappeler les anciens écarts de son neveu, J.-B. Thorn s'efforçait visiblement de l'aider en le casant dans son administration. Il lui fit même entrevoir, le 12-3-1831, la place de conducteur des Ponts et Chaussées, perspectives qui ne se réalisèrent pas.

Le 13 août suivant, Jean-François, sur ses instances, est expressément autorisé par son père « à se rendre à l'armée et se ranger sous la bannière belge pour concourir à défendre la patrie contre nos ennemis ».

Ce qui se passa entre 1831 et 1832, nous l'ignorons, mais nous savons qu'en juin 1832, alors qu'il se trouvait de nouveau à Arlon, Jean-François vint prier ses parents « de jeter le voile de l'oubli sur tous les anciens sujets de désagrément que je puis vous avoir donnés dans le temps, et d'être persuadés que je tâcherai par tous les moyens en mon pouvoir de me conduire de manière que vous ne trouverez plus de raison d'être mécontents de moi » (54).

Promesses prononcées dans le vent, car le fait de fréquenter « ce qu'il y avait de plus abject en fait de société » (55), eut pour effet qu'il dut quitter Arlon vers 1837 pour rentrer à Remich et y rester à charge de sa mère et de ses frères et sœurs. Sa disparition ne fut guère regrettée lorsque la mort l'enleva en 1840.

4) Marie-Ange, sœur de Jean-François, épousa le sieur Jolivald, de Paris, et décéda en 1843 ;

5) François-Victor est traité ci-après (XI 5) ;